

© Mama Éditions (2021)
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-84594-353-7
Mama Éditions, 1 rue des Montibœufs, 75020 Paris (France)

POURQUOI J'AI MANGÉ MON PLACENTA

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Ce livre est publié à titre informatif et ne saurait se substituer aux conseils de professionnels de la santé.

Les points de vue exprimés ici n'engagent que leurs auteurs.

Toute utilisation des éléments contenus dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

Il incombe à chacun de respecter la législation en vigueur dans le pays où il se trouve.

Jeanne GOUJON

*POURQUOI J'AI MANGÉ
MON PLACENTA*

Préface de
Patrice Van Eersel

MAMA ÉDITIONS

PRÉFACE

On peut être femme, pleinement femme, sans enfanter. Les féministes avaient même tendance, à une époque, à revendiquer d'être reconnues dans leur entièreté d'être humain pour elles-mêmes et surtout pas pour la production de leurs entrailles. Certaines allaient jusqu'à rejeter avec virulence l'idée même de ce qu'elles nommaient la « maternité esclave ». Ces attitudes étaient compréhensibles et totalement légitimes, mais elles ne pouvaient en rien voiler une vérité de base : si la puissance de l'humain mâle tient, biologiquement comme symboliquement, à son phallus, celle de l'humain femelle tient, elle, à son utérus – n'en déplaise à Sigmund, qui aurait pu en faire un double de ses clés, mais passons.

Puisque nous sommes zoologiquement des mammifères, donc des porteurs de mamelles, nous ne devrions pas tant dire que « l'homme descend du singe », ni que certains hommes – dépourvus de phallus – sont appelés des femmes, mais plutôt que « la femme descend de la guenon » et que certaines femmes, dépourvues d'utérus, sont appelées des hommes.

L'enfantement me fascine depuis toujours. Qu'une personne humaine puisse en engendrer une autre me

semble un mystère inépuisable, que j'ai commencé à appréhender très progressivement, chaque fois que j'ai vu ma mère enceinte – de mes quatre frères et de ma sœur –, mais surtout plus tard, quand j'ai eu la chance que deux femmes successives acceptent de faire en sorte que je devienne père – de trois garçons et d'une fille. Aucun de ces quatre enfantements, dont j'avais été coresponsable tout à fait en amont, ne fut semblable. Tous furent merveilleux... et terriblement difficiles au moment décisif du passage. D'un passage que j'ai chaque fois vécu avec une intensité folle... mais depuis une place extérieure, une place certes très impliquée, mais assumant énergétiquement quelle part de l'effort ? 0,5 % ? 1 % ? 1,5 % ? Les mères, elles, ne frôlaient rien moins que la mort ! Et ce jeu d'une intensité qu'aucun homme ne connaîtra jamais, cet arc tendu entre la vie jaillissant de sa source première et le risque de mourir – ressenti d'autant plus fort qu'à cette époque l'anesthésie épidurale n'existait pas et que la souffrance physique pouvait s'avérer insoutenable –, cette passerelle inconcevable entre le tout et le rien, m'a donné chaque fois (et chaque fois un peu plus) l'impression que la parturiente vivait une initiation, au sens total que l'anthropologie religieuse donne à ce mot. Un passage par une expérience de « mort-renaissance », en équilibre au-dessus de l'infini, dont la personne qui le vit sort métamorphosée (qu'elle en soit consciente ou pas). Par contraste, toutes les initiations masculines (généralement guerrières) me sont apparues, depuis, comme des imitations, le garçon courant derrière la fille, ou après son ombre, pour

tenter de connaître l'équivalent d'une expérience pour lui à jamais inaccessible.

Le livre de Jeanne Goujon m'a confirmé dans ces sentiments et convictions à plusieurs reprises. Mieux, il l'a fait crescendo...

Visiblement, Jeanne fait partie des chanceuses (car la volonté pure ne suffit pas, même si la sienne est impressionnante) situées plutôt dans la bonne branche de la courbe de Gauss de la souffrance des femmes enceintes et des parturientes. Pour certaines femmes, par exemple, l'accouchement, bien mené (dans l'intimité, la liberté et une confiance exempte de toute paranoïa), peut aller jusqu'à l'orgasme. À l'autre bout de la courbe, d'autres femmes risquent réellement de mourir (seraient mortes en d'autres temps) et doivent être opérées – la césarienne originelle ne tuait-elle pas la mère pour sauver l'enfant du chef?

Cela dit, la volonté joue quand même un rôle crucial – le parcours de Jeanne le démontre aussi à l'envi. Par exemple dans ce que mes enquêtes des années 1980-90 m'avaient amené à appeler le « paradoxe de Frydman ». L'obstétricien René Frydman ayant été le premier, avec Jacques Testart, à expérimenter la péridurale en France, il avait fini par constater que cette intervention massive, dans un processus vivant aussi ancien que l'avènement des mammifères, pouvait provoquer chez certaines femmes des troubles de dissociation psychique. Ce que l'instinct mammifère, précisément, avait mis des millions d'années à mettre au point se trouvait court-circuité par une gestuelle mentale, mise au point par le néocortex de savants

masculins. Et cela n'était pas sans conséquence. Le médecin en avait conclu que la promesse de la péridurale (véritable renversement biblique: « Tu ne souffriras pas en mettant ton enfant au monde! ») devrait être accompagnée d'un deal: quitte à conscientiser ce processus archi-archaïque, fais-le complètement et, au lieu de t'endormir, rassurée, prépare-toi activement, choisis une préparation à cette venue au monde. Le paradoxe étant que certaines femmes (une minorité certes), ayant fait de leur grossesse un tremplin vers une meilleure connaissance d'elles-mêmes, de leur corps, de leurs peurs, de leur généalogie, franchissaient à cette occasion une étape intérieure décisive. Une étape si forte que, le jour venu, elles décidaient de vivre leur accouchement « à l'ancienne », c'est-à-dire avec leurs propres forces, sans le soutien massif de la chimie anesthésiante. Et leur « initiation » s'en trouvait le plus souvent magnifiée.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que, loin de toute idée de péridurale, Jeanne Goujon a poussé sa « préparation intérieure » au maximum. Et à chaque nouvel enfant un peu plus. Jusqu'à retrouver un instinct si ancien que même de très vieilles cultures l'avaient oublié. Manger le placenta qui a abrité l'enfant depuis le début de son voyage utérin (un voyage de neuf mois vu du dehors, mais de centaines de millions d'années vu du dedans), il me semble que toutes les femelles mammifères le font. Sauf nous, humains, du moins depuis longtemps. Mais si j'en crois l'accoucheur Michel Odent, que Jeanne cite à plusieurs reprises, les cultures que nous appelons « vieilles » datent toutes,

en réalité, du Néolithique, ère des civilisations, mais aussi des États guerriers. Et ces cultures ont souvent, par exemple, interdit aux femmes de donner à boire à leurs nouveau-nés le colostrum qui jaillit de leurs seins très vite, pourtant élixir de longue vie bourré de tant de bonnes choses que leur liste prendrait une page. Une explication nous vient des éleveurs de chevaux : un poulain à qui on a permis de téter ce « premier lait » de sa mère ne deviendra jamais un champion. Pourquoi ? Parce qu'il sera costaud, mais jamais agressif. Suivez le raisonnement... Dans beaucoup de « vieilles cultures », le colostrum est considéré comme du « mauvais lait », juste destiné à purger les mamelles. On jette cet élixir de longue vie à la poubelle : il risquerait de donner des individus trop pacifiques.

Ce que certain(e)s de mes ami(e)s – russes en particulier – m'ont dit avoir fait et que Jeanne ne semble pas avoir envisagé, c'est de donner à manger un bout de ce placenta aussi au père de l'enfant. On entre là dans un domaine flou, qui m'échappe un peu et qui me rappelle ce jugement très sévère que l'artiste kabbaliste Alejandro Jodorowsky avait posé sur ces mêmes ami(e)s qui accouchent dans l'eau (éventuellement la mer), l'homme rejoignant la femme dans son bain. « Quel contresens ! s'était écrié Alejandro quand je lui parlai de cette pratique. La naissance consiste précisément à faire passer l'enfant du monde aquatique au monde aérien, pas de le maintenir à l'état mouillé. Faire entrer le père dans l'eau, prolongement du liquide amniotique de la mère, c'est commettre un geste symboliquement incestueux,

comme s'il rejoignait l'enfant dans son élément, alors qu'il devrait au contraire l'attendre au sec, dehors, et l'accueillir dans le monde où il va désormais vivre ! » J'imagine que Jodorowsky dirait la même chose des pères qui mangent le placenta avec la mère. Les lions partagent-ils celui des lionnes (ou les lapins celui des lapines) ?

Je ne sais au juste que penser de ces oukases. L'accouchement dans l'eau donne parfois des expériences fantastiques...

Une chose est sûre : Jeanne ne s'est pas contentée de vivre ses différentes mises au monde égoïstement, pour elle-même, en vase clos. Elle a transmis son art, en aidant d'autres femmes à mettre au monde leurs enfants suivant les pratiques qu'elle avait peu à peu explorées et mises au point. Cette transmission me semble essentielle. Elle a conduit l'autrice du livre que vous tenez entre les mains à un point culminant, que je considère comme son chef-d'œuvre (au sens des Compagnons, ou si l'on préfère des Compagnes du Tour de France) : un jour, une femme a tenu absolument à accoucher à la maison sous la conduite de Jeanne – alors que son homme la suppliait de foncer à l'hôpital – et l'affaire aurait pu très mal se passer, car au dernier moment, le sacrum de la mère s'est mis en travers du passage de l'enfant. Alors Jeanne, gardant son sang-froid et mobilisant toute son expérience et tout son savoir dans un suprême effort, a su trouver, face à cette épreuve totalement inédite, les gestes extrêmement précis qui, faisant reposer sur ses genoux le bassin de la parturiente, a fait basculer le

PRÉFACE

sacrum de celle-ci, libérant le passage in extremis.
Mais j'en dis sans doute trop. Lisez plutôt ce livre !

Patrice Van Eersel

Journaliste et écrivain, auteur de

La Source noire, Le Cinquième rêve, La Source blanche,

Mettre au monde: enquête sur les mystères de la naissance, et coauteur de

Naître enchantés: pour une grossesse et une naissance heureuses.

J'ai mangé mon placenta, en entier, comme un animal. Comme une sauvage, le sourire plein la bouche. Heureuse de ce rituel à la naissance de Aria, comme une véritable clôture de mise au monde.

Aria, petite cinquième, achève mon aventure de maman, qui a commencé il y a vingt-cinq ans par Lou puis Mila, puis Vitino et Nino. Cinq maîtres de vie dont l'enseignement continue de guider mes pas, mes compréhensions, qui m'ont amenée à cet extrême...

Mais comment est-ce possible ? Manger son placenta, bah ! Dégoûtant !

Voilà comment tout a commencé.

Une gamine maman

Autour de la table, les enfants me tendent leur assiette. Visages métissés, souriants à la vue du plat fumant. Je plonge la louche dans la purée et les sers en me nourrissant de leur beauté, peau caramel ou café. J'admire ces cinq enfants que j'ai eus avec cinq pères différents. Des papas lointains, des cinq continents.

J'ai quatorze ans et je suis dans la cour du lycée, entourée d'adolescents turgescents. Mais je ne suis déjà plus là. Il me vient des images de ma vie future. Je me vois adulte avec cinq enfants, de cinq pères différents, un de chaque bout du monde. Des enfants multicolores. Un trip à la Angelina Jolie ! Je me dis que, comme ça, je porterai toute la Terre dans mon ventre...

Ces visions bercent mon quotidien et m'isolent des tourments familiaux. Comme une fuite dans un doux rêve de mère universelle.

Cela me poursuit en grandissant, je me vois souvent entourée d'enfants comme dans la pub pour la purée mousseline des années 1980 !

L'été de mes vingt-deux ans, je travaille sur une plage de Saint-Tropez. Je bosse le jour et danse la nuit. Je sillonne les départementales tropéziennes sur ma moto 125 cc dont j'ai recouvert le siège avec un tissu léopard.

C'est la fête à tout va. Loin des images de bonne-maman et de sa purée mousseline...

J'ai quitté à dix-huit ans la maison « des tourments familiaux » et je poursuis ma route comme un papillon, portée par le vent, sans autre but que de vivre libre et légère.

Fred, un de mes amis parisiens qui passe régulièrement ses vacances à Saint-Trop' dans son joli mas provençal, me rend souvent visite sur la plage où je travaille, à l'heure de l'apéro de préférence.

Un jour, il arrive avec son cousin, Yann. Plutôt sympa le Yann... et beaucoup de charme !

Le soir même, on part tous les trois au concert de Midnight Oil.

Sur la route qui mène à Cogolin, je suis assise à l'arrière de la voiture, derrière Yann dont je sens les phéromones m'émouvoir. Pendant le concert, Yann et moi, assis côte à côte, laissons nos peaux se toucher. Une chimie mystérieuse, une clé de magie sensuelle, met le contact sur mode « évidence » et embraye avec un frénétique baiser sur le rythme du groupe. Nous oublions tout ce qui nous entoure.

Il n'est là que pour trois jours, on ne se lâche pas une minute. Fred râle, les murs épais de sa villa tropézienne ne suffisent pas à étouffer les joies nocturnes qui expriment « l'évidence » de nos corps ! Au troisième jour, à quelques heures de son départ, nous marchons main

dans la main dans les ruelles de Saint-Trop'. J'ai un flash, je nous vois avec une alliance à l'annulaire.

Lorsque, surprise et joyeuse, je lui annonce ma vision, il fait un bond. Oups!

Quoi? la bague au doigt au bout de trois jours!

Mais la suite nous dépasse et nous embarque comme une vague débordante.

Il repart, le cœur pincé, vers le Nord et me laisse dans un sud brûlant qui n'a plus la même saveur. Les semaines de travail, avant la fin de la saison, n'ont dorénavant pour objectif que de mettre tous mes sous de côté pour le rejoindre.

Fini les fêtes débridées et les flirts d'un soir.

À la fin de l'été, nous nous retrouvons à Paris, enlacés d'amour vibrant. L'évidence est toujours là, c'est lui, c'est le bon! Il ne vient pas du bout du monde, il est blanc comme un Parisien, mais j'ai oublié les visions de mon adolescence.

On s'installe dans un chouette appart, dans le dix-huitième arrondissement. Il faut vite trouver du boulot. Je n'ai pas fait d'études, pas même passé mon Bac étant donné que j'ai filé très jeune, au bout du monde voir si l'herbe était plus verte ailleurs.

Mais je vis l'art en moi comme une certitude et depuis toujours j'ai transformé mes contrariétés en peinture, sculpture, Pop'art... mes mains ont toujours un bout de quelque chose à bidouiller, à métamorphoser.

Alors, avec détermination, je me présente aux Ateliers du spectacle, un des plus grands ateliers de création artistique parisiens qui fabrique des décors de films et de théâtre. Contrairement aux étudiants

chargés de gros portfolios qui se présentent en même temps que moi ce jour-là, je n'ai rien à montrer, à part ma forte volonté. Et ça marche, je suis engagée sur-le-champ comme peintre assistante.

Ce n'est pas facile! Il faut peindre au rouleau des kilomètres de décors féeriques, perchée sur des échafaudages à la hauteur infinie. Mais j'y vais chaque jour, sourire aux lèvres, car je voyage dans un autre univers et j'apprends chaque jour de nouvelles techniques. Yann n'a que vingt-quatre ans, mais est déterminé lui aussi. Il est photographe et se débrouille pour intégrer une agence cotée. Et notre vie de couple amoureux s'installe, dans un écrin délicieux de douce chaleur.